

# Romain Rolland et Carl Spitteler d'après une correspondance inédite

Autor(en): **Berchtold, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **9 (1966)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869796>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ROMAIN ROLLAND ET CARL SPITTELER D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Dès l'année 1882, Romain Rolland passe ses étés en Suisse. S'il s'attache d'abord aux paysages de ce pays, s'il a besoin de ses montagnes, il s'intéresse aussi à sa vie littéraire et artistique. Sa correspondance d'avant 1914, son *Théâtre du peuple* citent les noms de Gottfried Keller, « le plus grand écrivain allemand de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le plus grand romancier de ces cinquante dernières années »<sup>1</sup>, de Jérémias Gotthelf, de Meinrad Lienert, d'Ernst Zahn, de Philippe Monnier, de Gaspard Vallette, de René Morax, de C.-F. Ramuz. En 1907, il parle à Elsa Wolff de J. V. Widmann : « le meilleur écrivain suisse de langue allemande, à l'heure qu'il est, — autant que je puis savoir. Son nom est populaire même dans la Suisse française »<sup>2</sup>. Plus tard, il apprendra que Widmann était le plus fidèle ami de Carl Spitteler. Pour l'instant le nom de l'auteur de *Prométhée* lui semble inconnu. Mais en 1913 sa curiosité est éveillée par une lettre venue d'Autriche. Romain Rolland écrit à Paul Seippel le 22 août 1913 :

« J'ai un charmant ami de Vienne<sup>3</sup>, qui m'a écrit les lettres les plus touchantes sur Jean-Christophe ; il l'unit, dans son cœur, à certaines œuvres de Spitteler ; il m'a parlé de celui-ci de la façon la plus propre à me le faire aimer ; il m'a envoyé un de ses volumes ; je l'ai lu, avec le désir de l'aimer, et j'ai été déçu par un ton perpétuel de persiflage un peu appuyé, non sans pédantisme, et surtout par je ne sais quel air trop satisfait de soi. Mais sans doute le volume était-il mal choisi, pour mon goût ; et je ne me tiens pas pour battu : je veux le connaître et l'aimer. »

---

<sup>1</sup> Lettres à Mme Cruppi du 11 août 1909 et d'août 1911, citées dans René Cheval : *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris 1963, p. 126.

<sup>2</sup> *Fräulein Elsa*, Albin Michel 1964 (14<sup>e</sup> Cahier Romain Rolland), p. 127.

<sup>3</sup> Paul Amann, qui traduira *Pierre et Luce* et *L'Ame enchantée*.

Nous ignorons quelle œuvre mineure de Spitteler fut envoyée par Paul Amann à Romain Rolland. Celui-ci commentera surtout dans la suite des grands poèmes découverts pendant la guerre mondiale.

Pierre Meylan a raconté<sup>1</sup> comment, dans les premières semaines de cette guerre, l'auteur du *Théâtre du peuple* et le créateur du Théâtre du Jorat rédigèrent un texte de protestation contre les procédés de l'armée allemande en Belgique. Cette protestation fut envoyée à de nombreux artistes et écrivains. Spitteler reçut, lui aussi, la lettre suivante, écrite de la main de Morax :

Morges (Vaud), 16 septembre 1914.

Monsieur,

L'émotion provoquée dans le monde entier par la dévastation de Louvain et de Malines nous détermine à adresser un appel aux principaux représentants de l'art et de la pensée. Nous souhaiterions de les grouper dans une protestation commune contre le caractère barbare que prend la guerre actuelle et contre la destruction des monuments et des œuvres qui sont le patrimoine de l'humanité civilisée.

Nous voudrions connaître votre opinion à ce sujet et si vous êtes d'accord avec nous, nous vous prions de nous envoyer votre adhésion.

Agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Romain Rolland.  
Ferdinand Hodler.  
René Morax.

Spitteler ne semble pas avoir répondu. Mais on lit dans une lettre qu'il adresse le 23 septembre à Paul Seippel :

« Ne m'envoyez plus de circulaires. Je n'aime pas à avoir la main forcée. Vous gagneriez peu, si en Suisse et en Allemagne on me rangeait parmi les écrivains « welches ». Au contraire, vous pouvez peut-être gagner beaucoup si, le cas échéant, avec une réputation d'impartialité intacte, par ma qualité d'homme de lettres en langue allemande, je peux servir de trait d'union entre la Suisse romande et la Suisse allemande. Espérons du reste que ce cas ne s'impose pas. »

---

<sup>1</sup> Romain Rolland et les « Cahiers Vaudois » (Gazette de Lausanne, 6/7 août 1966).

Le 31 août, quinze jours avant d'avoir reçu la lettre de Morax, il écrivait déjà : « après avoir commencé [à protester] il faudrait continuer au fur et à mesure, c'est-à-dire à peu près jour par jour (...). Du reste, unique effet d'une protestation : contreprotestations irritées, agrémentées de récriminations. Résultat final : exacerbation de toutes les haines. »

Spitteler, d'ailleurs, suit les événements de près. Le dialogue entre Romain Rolland et Gerhart Hauptmann ne lui a pas échappé. Il trouve la seconde lettre de Rolland moins forte que la première. Quant à Hauptmann, « on lui fait un peu trop d'honneur. Ce n'est pas un grand homme, ce n'est pas un aigle, ce n'est pas un poète, mais simplement le chef d'un certain clan littéraire »<sup>1</sup>.

De son côté, dans son *Journal des années de guerre*, Romain Rolland nomme une ou deux fois Spitteler, dont lui parlent ses correspondants Stefan Zweig et F. van Eeden. Mais voici que le poète de Lucerne prononce son grand discours du 14 décembre 1914 : *Notre point de vue suisse*. On sait les remous qu'il a provoqués, et la gratitude de la Suisse française à l'égard de l'écrivain qui a sacrifié à ses convictions civiques tout le crédit qu'il possédait en Allemagne<sup>2</sup>. Enthousiasme de la presse romande. Et bientôt les Français couvriront de fleurs ce poète qu'ils ignorent mais qu'on leur présente comme un allié inattendu<sup>3</sup>.

Romain Rolland, tout d'abord, demeure réservé. Il écrit dans son *Journal* : « (...) ce n'est pas ici que je trouverai des concitoyens : Spitteler l'a bien dit, dans son discours récent de Zurich : « (...) Tous » ceux qui vivent au-delà de nos frontières sont nos voisins : ceux qui » vivent en deçà sont nos frères. » La différence entre voisins et frères est énorme. La maison de Socrate serait encore trop grande pour loger, en ce moment, l'humanité. »<sup>4</sup>

Le même jour (26 décembre), il avoue à Paul Seippel que Spitteler l'a déçu. Certes, ses pensées sont robustes, saines, utiles. Mais « cela manque de haut et de puissant idéal. Cela s'adresse au bon

<sup>1</sup> Lettre à Paul Seippel du 21 septembre 1914.

<sup>2</sup> « Il s'agissait, écrit-il à Paul Seippel, de donner enfin à la Suisse romande la satisfaction que la Suisse allemande lui devait : la confession que celle-ci a commis des fautes graves. C'est cette confession, je l'espérais et je l'espère, qui plus qu'autre chose servira à une réconciliation et à une entente cordiale. »

<sup>3</sup> Romain Rolland écrira plus tard, dans une note de *l'Esprit libre* : « Il perdit, du coup, sa clientèle d'Allemagne, qui le boycotta. Il gagna, en revanche, la bruyante faveur de la France, qui ne l'avait pas lu, avant, et qui ne l'a pas lu, après. »

<sup>4</sup> *Journal des années de guerre*, Albin Michel 1952. 26 déc. 1914, p. 199.

sens réaliste d'hommes mûrs, braves, loyaux et solides, mais sans grandes illusions, et qui semblent avoir peur de viser trop haut. Cela ne peut pas nourrir la faim avide et généreuse d'une jeunesse qui a besoin de voir au-dessus de sa tête la cime lumineuse d'un idéal qu'elle n'atteindra jamais, mais qui jamais ne cessera de tenter son effort. Les pensées de Spitteler sont de la prose substantielle, mais l'âme meurt de soif devant cette table mise, où manque la vision poétique d'un avenir supérieur au présent. Et c'est parce qu'ils ne la trouvent pas chez eux que les jeunes gens de Suisse se laissent follement attirer par le faux idéal d'héroïsme nationaliste allemand ou français. »

Pourtant, bientôt, il se ravise. Ayant lu la traduction intégrale du discours, parue en janvier 1915 dans la *Bibliothèque universelle*, il écrit : « Jugé dans son ensemble, et non d'après des fragments, [ce discours] m'a plu davantage. Il est d'un robuste honnête homme, au cerveau calme et ferme. Un chef. » <sup>1</sup>

En mars, R. Rolland confie à Sofia Guerrieri-Gonzaga que la Suisse où il habite est plus infestée de nationalisme français ou allemand que la France et l'Allemagne. « Les hommes impartiaux, poursuit-il, comme Spitteler et Seippel, sont bien rares. Connaissez-vous Spitteler ? Et connaissez-vous Hermann Hesse ? » <sup>2</sup>

Le 21 avril, il adresse à l'auteur de *Prométhée* (son aîné de vingt et un ans) la lettre suivante, écrite sur un papier à l'en-tête de l'*Agence internationale des prisonniers de guerre* <sup>3</sup> :

Cher Carl Spitteler,

Puisque je dois à la guerre le privilège d'être votre voisin en ces jours, j'en profite pour joindre à tant de hauts suffrages qui vous viennent de toutes parts l'hommage de mon respect : et je vous apporte, au nom de mon pays qui combat, le salut des lettres françaises.

Nul, parmi vos voisins de l'Ouest, n'admire plus que moi le double rayonnement de liberté et de beauté qui se dégage de votre œuvre. Il semble, quand on la lit dans ces heures tragiques, que les lourds nuages qui recouvrent l'Europe se déchirent et qu'on voie au milieu, au-dessus de nos têtes, luire le ciel profond, le gouffre lumineux, avec la paix de ses lois éternelles et le calme héroïque de vos demi-dieux qui s'assimilent l'ordre du Destin. Dans les combats qui nous

<sup>1</sup> *Journal*, texte inédit.

<sup>2</sup> *Chère Sofia*, tome II, Albin Michel 1959 (11<sup>e</sup> Cahier R. R.), p. 228.

<sup>3</sup> Citée partiellement dans *Compagnons de route*, Albin Michel 1961, p. 183.

déchirent, il nous est doux de saluer en vous la lumière sereine de l'art souverain. Vous en êtes aujourd'hui une des plus hautes forces, une des très rares qui soient demeurées pures, claires, non troublées. Soyez béni, pour être notre étoile polaire ! Et puissiez-vous longtemps continuer à nous rappeler, par votre seule présence, la route à suivre dans la nuit et la joyeuse vaillance de votre Héraklès !  
Veuillez croire, cher Carl Spitteler, à mon affectueux respect.

Romain Rolland

Le lendemain, Spitteler lui répond :

Lieber College,

Genehmigen Sie vor allem meinen herzlichen Dank für Ihre liebevollen Worte, die für mich eine hohe Freude und zugleich eine grosse Auszeichnung bedeuten. Von keiner andrer Seite konnte mir ein herzliches Wort der Zustimmung grössere Genugtuung verschaffen als von Ihnen. Wir sind ja in vieler Beziehung Verwandte im Geiste, finden Sie nicht auch ? Die nämliche europäische Gesinnung, welche sich bestrebt den verschiedenen Nationen Gerechtigkeit widerfahren zu lassen und auch in unsern Schriften, sogar in unserm Stil so viel Gleichartiges. Meine Frau, als sie Ihren Jean-Christophe las, rief aus : « Merkwürdig, es ist grade als wenn du es geschrieben hättest. » Und dann Ihr schöner Freisinn in religiösen Dingen und vor allem unsere gemeinsame Bewunderung für Beethoven u.s.w. u.s.w. <sup>1</sup>

Ihr Vaterland aber ist mir in diesen Tagen ganz besonders lieb, deshalb weil ich für dasselbe gezittert hatte. Mein erster Ruf, den mein Herz aussprach, war : « Ach das arme Frankreich. » Denn das fühlte ich sofort : diesmal hatte Deutschland die völlige Vernichtung Frankreichs im Plan. Und das ist auch der Hauptgrund, weshalb ich unmöglich mit meiner Sympathie auf Deutschlands Seite sein konnte. Denn ein Europa ohne Frankreich, ein abscheulicher, unerträglicher Gedanke.

Möchte ich, lieber College und verehrter Meister, bald das Vergnügen Ihrer persönlichen Bekanntschaft geniessen.

Ergebenst mit herzlichem Gruss

Ihr Carl Spitteler

---

<sup>1</sup> Voir la traduction, parfois fort libre, de ce passage dans *Compagnons de route*, p. 183.

Si M<sup>me</sup> Spitteler a lu *Jean-Christophe* avec une surprise joyeuse, Romain Rolland vient de découvrir en ce mois d'avril les « épopées homériques » de son « grand voisin »<sup>1</sup>. Il écrit dans la préface de *L'Esprit libre*<sup>2</sup> : « mon meilleur compagnon en ces temps-là fut le *Prométhée* de Spitteler. Il fut pour moi la source qui jaillit du rocher. Je n'en aurais pu trouver aucune autre au monde, où s'alimentât mieux qu'en cette âme de Titan des Alpes mon besoin vital de liberté. »

Il faut relire aussi le témoignage publié dans *Compagnons de route* :

« Je me retirai à Thun [en été], avec le *Prometheus und Epimetheus*. Un mois je vécus en lui, comme en une forteresse. Tout le reste disparut : le vacarme de la guerre, l'Europe délirante... Seuls, les cris d'hirondelles, l'Aar et ses roseaux, le fleuve d'émeraude, les beaux arbres argentés, — et les pas joyeux de Pandora, qui rit avec le ruisseau... J'étais emporté hors du siècle. C'était la première œuvre « éternelle » que j'eusse rencontrée dans le monde des vivants. *Guerre et Paix* exceptée. Mais *Guerre et Paix* a le visage d'un temps, les cent masques d'un jour et d'une nuit de l'humanité. Les poèmes de Spitteler brisent les cadres du temps. Le maître créateur crée le temps, comme les êtres, il ne lui obéit pas ; il est roi dans l'univers de l'Ame. Ces splendides épopées s'apparentent aux grands livres de l'Inde védique et de la Grèce homérique. Je croyais disparue cette race de héros constructeurs. Il m'en apparaissait l'ultime représentant — avec le grand poète grec, Costis Palamas, que j'appris à connaître, les années d'après. Isolé dans l'époque. S'il se trouvait célèbre, c'était par un malentendu... »

Le 17 août, R. Rolland demande à Spitteler s'il peut lui rendre visite et lui dire son « affectueuse admiration ». Spitteler le prie le 20 août « de bien vouloir exécuter [son] gentil projet ». Rendez-vous est pris pour le 26 août. Romain Rolland sera « le très-bien venu » ! Son hôte « regrette seulement que le plaisir de [sa] visite [doive être] de si courte durée »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir *L'Esprit libre*, Albin Michel éd. 1953, note p. 33.

<sup>2</sup> P. 44.

<sup>3</sup> Billet de C. S. à R. R., du 24 août 1915. Ce jour même, Rolland écrit à Seipel que *Prometheus* lui fait une grande impression. L'admiration est plus mesurée que dans le texte cité plus haut : « On ne comprend pas toujours, mais ce qu'on comprend est singulièrement original ; dans ses belles pages, il est l'égal des plus grands. Il y a certains épisodes que j'ai relus deux ou trois fois, et qui me hantent. »

L'écrivain français a consigné le jour même, dans son journal, le récit de sa visite à Lucerne. Ces pages (non publiées dans le volume de 1952) ont fourni bien des éléments à l'étude sur Carl Spitteler du recueil *Compagnons de route*. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

De retour à Thoune, Romain Rolland reçoit plusieurs visiteurs allemands ou alémaniques qui ignorent Spitteler ou qui ne l'aiment guère. « Moi, en revanche, écrit-il dans son *Journal*<sup>1</sup>, je me nourris de [lui], en ce moment (...). C'est le génie de la Suisse. Elle n'a jamais eu son égal. » Son indépendance est admirable, dit encore R. Rolland à Frédéric Ferrière<sup>2</sup>. « Pas un jour de 1915 que je ne lui aie réservé une heure pour l'explorer. »<sup>3</sup>

Le 23 septembre, Romain Rolland écrit :

Cher grand Carl Spitteler,

J'ai bien souvent pensé à vous, depuis que je vous ai vu. Je ne puis vous dire ce que vos œuvres ont été pour moi, dans ce dernier trimestre, — et surtout les deux grandes : *Olympischer Frühling* et *Prometheus*. J'y ai renouvelé ma force, puisé une joie puissante, largement respiré, rêvé, contemplé, jubilé, comme au cours d'une longue marche, entrecoupée de haltes, sur une haute montagne. Je continuais d'y penser, même en pensant à autre chose. Je me propose d'en parler, si je m'en sens capable, dans un Essai pour une revue ou un journal de Suisse romande. Il est honteux que la Suisse française et la France ne vous connaissent pas mieux. La célébrité que vous a faite chez elles votre discours de Zürich me rappelle la popularité que notre vieil ami Beethoven conquiert en Allemagne, non par ses symphonies, mais par sa Bataille de Wellington...

Je me souviens que vous m'avez parlé de votre intention de venir à Genève, vers la fin de septembre. Je crains de ne pas m'y trouver, à cette époque. Je suis, pour quelques semaines encore à Vevey, Park-Hotel Mooser. Si vous passiez par ce pays, à l'aller ou au retour (par la belle ligne des Avants - Zweisimmen - Spiez), vous me feriez grand plaisir de me prévenir. Et si vous vous arrêtiez quelques jours dans la région, mes petits cahiers de musique ancienne seraient à votre disposition : je vous en ai donné un très médiocre avant-goût, sur votre Bechstein ; mais il y a là quelques fleurs où l'on respire aussi un *Olympischer Frühling*. (...)

<sup>1</sup> *Journal des années de guerre*, p. 502, 1<sup>er</sup> sept. 1915.

<sup>2</sup> Lettre du 31 août 1915.

<sup>3</sup> *Compagnons...*, p. 192.

Trois jours après, le poète suisse remercie son « cher confrère et ami » de ses « charmantes lignes » et de son invitation. « Je ne partirai pas de Genève, écrit-il, sans aller vous voir à Vevey et j'espère qu'il me sera possible de trouver une journée entière ou plusieurs jours pour jouir de votre sympathique présence et de votre grand savoir dans notre art préféré [la musique]. »

Octobre est pour Spitteler le mois des festivités, des honneurs que lui rend la Suisse romande. Le 7 octobre, on le fête à la Salle des Rois de Genève. Le comité d'organisation et de patronage de cette manifestation compte parmi ses membres Budry et Gilliard, Hodler et Jaques-Dalcroze, Reynold et de Traz, Albert Picot et William Rappard. On lit des télégrammes et des lettres de félicitations d'Ernest Lavisse, d'Emile Boutroux et d'Henri Bergson, d'Edmond Rostand, de Maurice Maeterlinck et de Paul Margueritte... Mais les comptes rendus officiels ne citent pas Romain Rolland, le seul sans doute en France à connaître celui que tous applaudissent. Il relève dans une lettre à Seippel le caractère « nettement politique » de la manifestation<sup>1</sup>. Le 29 juillet 1916, il écrira au professeur Jonas Fränkel :

« J'avais annoncé l'intention d'y venir et d'y parler. Deux jours avant la fête, un exprès des organisateurs me pria, sous un prétexte vague et courtois, de n'en rien faire. Fut-ce un malentendu ? Ou l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* sembla-t-il compromettant ? Nil mirari... Je me suis donc abstenu, et ce n'est que par la phrase de mon ami Seippel que j'ai pu m'associer aux hommages rendus. La chose en soi est sans importance puisque Spitteler sait combien je l'aime. Et j'ai trouvé une ironie toute spittelerienne à ce que manquât à cette fête, où n'abondaient pas les lecteurs de *Prometheus* et d'*Olympischer Frühling*, un des très rares écrivains de langue française (pour ne pas dire le seul) qui mît ses œuvres au rang des poèmes homériques et de la *Divine Comédie*... »<sup>2</sup>

Au moment où il écrivait *Jean-Christophe*, R. Rolland « cherchait encore le grand poète en qui s'incarnât dans toute sa puissance

<sup>1</sup> Lettre du 9 octobre 1915. Ce jour-là, nouvelle fête Spitteler, cette fois au Cercle des Arts et des Lettres.

<sup>2</sup> Voici le passage du discours de Paul Seippel auquel il est fait allusion : « J'ai honte de le dire : j'avais ignoré *Prométhée et Epithémée* jusqu'ici. Il a fallu qu'un ami français me l'ait révélé : Romain Rolland. Il en est hanté. C'est aujourd'hui son livre de chevet. Nous avons passé de belles heures, et consolantes en ce temps-ci, à le lire ensemble. » (Cité dans *Carl Spitteler à Genève*, supplément du N° 6 de *Pages d'art*, Genève [1915].)

le génie de la terre helvétique ». Maintenant, il l'a trouvé<sup>1</sup>. Toutefois, son admiration n'est pas « inconditionnelle » : « Entre parenthèses, — et tout à fait entre nous — son *Olympischer Frühling* est bien inégal. A côté des plus grandes beautés, il y a des chants où « il rentre aussi chez lui à 7 heures du matin. » Et R. Rolland de poursuivre : « Je ne l'attendrai pas à Vevey, s'il tarde. Je vois qu'on prépare d'autres banquets « nationaux » à Lausanne. S'il commence à faire la tournée des caves vaudoises, il en a pour quelque temps. »

Les deux écrivains ne se rencontrent pas moins à Vevey. Spitteler, souffrant, qui « paye ses imprudences de Genève », a conservé son « ironie un peu paradoxale »<sup>2</sup>. Il dit ne pas aimer la sagesse. Mais « il s'est montré tout à fait affectueux, et j'ai pour lui autant de sympathie que pour son œuvre. Leur plus grand charme à elle et à lui, c'est leur caractère spontané. Aucun apprêt, aucun artifice. Une personnalité libre. Je n'en connais pas une seconde parmi les poètes d'Europe. »<sup>3</sup>

Deux jours plus tard, Romain Rolland reçoit pour la première fois le jeune Charles Baudouin. « En Spitteler, raconte celui-ci (...), il a trouvé non seulement un des plus grands poètes qui soient, mais un grand homme, disons : un homme. Depuis sa rencontre [épistolaire] avec Tolstoï (...) il n'avait plus jamais ressenti semblable impression. »<sup>4</sup>

Ce même 25 octobre 1915, l'auteur de *Jean-Christophe* écrit à Spitteler :

**Cher Carl Spitteler,**

J'espère que vous êtes bien rentré dans votre petit olympes Lucernois et que vous vous reposez tranquillement de vos fatigues, en vous remémorant les jours passés dans l'amicale Genève. — Ne regrettez pas trop sa lumière. Elle est partie avec vous. Il y fait à présent aussi brumeux et mouillé qu'à Lucerne.

Je veux vous dire encore toute la joie que j'ai eue à vous revoir, ces courts instants, à Lausanne. Je suis heureux de penser que vous existez en Europe. Cela me fait du bien. Savez-vous que depuis ma

<sup>1</sup> Relevons à ce propos que dans l'édition définitive de *Jean-Christophe* (Albin Michel, 1931) l'hommage à la Suisse qui ouvre *La Nouvelle journée* est augmenté d'une ligne : après avoir salué l'œuvre de Boecklin, de Hodler et de Gottfried Keller, l'auteur nomme « l'épopée titanique, la lumière olympienne du grand aède Spitteler » (p. 1436).

<sup>2</sup> *Journal des années de guerre*, p. 555.

<sup>3</sup> Lettre à Paul Seippel, 23 octobre 1915.

<sup>4</sup> Cité dans *Hommage à Romain Rolland*, Genève 1945, p. 16.

jeunesse j'étais à la recherche d'un poète comme vous ? Vous me direz que je suis un grand nigaud, puisque vous existiez là, tout près, et que je ne vous ai pas vu. Mais c'est la faute de la critique, paresseuse, indifférente (quand elle n'est pas méfiante et hostile), qui ne nous guide point. Si avides que nous soyons de connaître toutes les sources de vie, nous sommes trop absorbés par notre propre création pour pouvoir découvrir parfois dans notre temps les amis inconnus. Du moins, je vous assure que, depuis six mois, j'ai réparé le temps perdu. Chaque jour, je me réserve quelques heures pour vivre avec vos poèmes ; et leur découverte sera pour moi la lumière de cette sombre année.

Au revoir, et puissiez-vous jouir longtemps de la sérénité des cimes auxquelles vous avez atteint ! Croyez, cher Carl Spitteler, à mon affectueuse amitié, et veuillez transmettre à Madame et à Mademoiselle Spitteler mon respectueux souvenir

Romain Rolland

Je n'ai pu encore vous jouer à Lausanne ce que j'aurais voulu. Ces aimables animaux me gênaient. On ne peut faire entendre au milieu de ce ramage un grave adagio de Beethoven. J'espère que ce sera pour une autre fois, — quand votre fille me jouera les 32 variations. Et moi, je vous jouerai l'adagio de la « grande sonate für Hammerklavier ».

Ne vous fatiguez pas à me répondre. Cette lettre n'attend aucune réponse. Je l'écris pour mon plaisir.

Il ne semble, en effet, pas avoir eu de réponse.

En novembre, Spitteler écrit à Baudouin, son futur traducteur : « Pour tout ce que le Destin peut me réserver de désagréable, je possède une consolation suprême ; j'ai été si entièrement heureux à Genève que je me suis dit pendant ces fêtes d'amitié : voici l'apogée, le couronnement de ma vie, la récompense surabondante de ce que j'ai peut-être pu mériter. »<sup>1</sup>

En 1916, point d'échange de lettres entre les deux écrivains. M<sup>lle</sup> Spitteler a prié (en décembre 1915) le musicologue de lui indiquer les variations de Beethoven que sa sœur pourrait étudier<sup>2</sup>. Sept

<sup>1</sup> Cité dans *Carl Spitteler in der Erinnerung seiner Freunde*, Zurich 1947, pp. 267-268.

<sup>2</sup> R. Rolland les entendra exécuter en mai 1918. Il notera : « La cadette joue les 32 variations en ut mineur : elle a des qualités techniques, et aussi une manière virile, assez violente, mais disloque un peu, volontairement, les membres des périodes. Et comme Spitteler dit que son goût musical est identique [à] celui de sa fille, j'en conclus que cette interprétation lui vient de son père. » (Notes inédites.)

mois plus tard, R. Rolland remercie l'ami de Spitteler, le professeur Jonas Fränkel de Berne, de l'envoi de ses belles études sur le poète <sup>1</sup>. « Votre grand Spitteler ! Je ne puis assez dire à quel point il m'est cher. Sa découverte m'a illuminé les plus sombres mois de ces années tragiques. La seule pensée de son existence peuple pour moi le monde. Elle fait contrepoids à la médiocrité de cette époque de tempêtes, où il n'y a de grandeur que dans les éléments soulevés, dans les peuples qui se sacrifient, — mais si peu de personnalités fortes ! » R. Rolland, une fois de plus, dit la place exceptionnelle qu'il assigne à Spitteler dans le Parnasse contemporain : « le plus vaste poète allemand et le plus haut, sans conteste, depuis Goethe. Le seul créateur épique, depuis les Grecs et Dante. En quel siècle vit-il ? Il les embrasse tous. » <sup>2</sup> Quel contraste entre ce jugement et celui de récentes — et de moins récentes — histoires de la littérature allemande moderne !

A la fin de l'année, Fränkel ayant parlé de ses efforts — vains jusqu'ici — à Stockholm en faveur du poète ami, R. Rolland, prix Nobel de littérature 1916, répond : « Si j'avais été consulté, je vous assure que ma voix se serait jointe à la vôtre, pour notre cher Spitteler. Tout lui donnait droit de passer loin avant moi : son âge et son génie. Mais j'ai tout ignoré de ce qui se préparait. » Rolland voudrait « forcer le monde à rendre hommage à « l'altissimo poeta ». Mais, poursuit-il, « il est de ces montagnes qui, pour qu'on voie leur taille, ont besoin du recul du temps » <sup>3</sup>.

A Lucerne, Romain Rolland et Carl Spitteler s'étaient entretenus de musique et de problèmes de traduction. Le 19 décembre 1917, Spitteler demande à son « cher ami » de jeter un coup d'œil « sur la

---

<sup>1</sup> *Rede über Spitteler et Spittelers frühester Apostel* (il s'agit de J. V. Widmann).

<sup>2</sup> Lettre du 29 juillet 1916.

<sup>3</sup> En novembre 1916, R. Rolland note dans son *Journal* que le réfugié russe Lounatcharsky, futur responsable de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en URSS, s'intéresse à Spitteler. En mai 1917, nous apprenons (pp. 1171-1172) qu'il en est un « admirateur passionné ». Il l'a découvert pendant la guerre. R. Rolland écrit : « Je me demande (...) si ce n'est pas moi qui le lui ai révélé, lors de notre première rencontre, il y a deux ans. Il le traduit en russe. Il a déjà achevé la traduction d'*Olympischer Frühling*. Il a vu la nouvelle transposition que Spitteler fait maintenant de son *Prométhée* en vers. (...) Je sais que Spitteler goûte *Jean-Christophe* ; et Lounatcharsky m'en apporte un nouveau témoignage ; il lui a entendu dire que Jean-Christophe peut donner la main à certains de ses héros. Ce qui ne m'étonne point. » En revanche, Spitteler, « aristocrate d'esprit, qui n'a jamais caché son mépris pour Démos », n'est « pas du tout ravi » de la Révolution russe. Il est désolé que s'écroule la vieille Russie qu'il a connue dans sa jeunesse, comme précepteur.

meilleure des traductions de [s]on *Printemps Olympien* qui jusqu'ici lui ait été présentée. L'auteur est la vicomtesse de R., la même qui a traduit magistralement [l]es *Petits misogynes*. Mais la poésie ? »

Romain Rolland répond le 20 décembre : « Vous me faites plaisir en me demandant ce service. (...) Que je voudrais voir vos grandes œuvres, sorties du cercle un peu opaque du public germanique, rayonner largement sur le monde ! »

Le 24, Spitteler lui annonce l'envoi du « manuscrit de la vicomtesse ». — « Question : Si l'original a quelques mérites, cette traduction réussit-elle à les faire sentir à un public français ? » Le poète ajoute que c'est lui qui a exigé qu'on abrégât son texte « dans la crainte qu'une traduction trop textuelle ne fût fastidieuse ».

La réponse de R. Rolland (3 janvier 1918) est des plus détaillées. Spitteler lui ayant fait don d'un exemplaire dédicacé du *Printemps Olympien* et d'un article musical, il lui écrit :

Cher ami,

Vous m'avez fait un beau cadeau de nouvel an ; quel plaisir j'ai eu à recevoir de votre main une des œuvres qui m'est le plus chère, dans la littérature mondiale, l'admirable *Olympischer Frühling* !

(...) J'ai été heureux aussi de lire votre étude sur les « mouvements » de symphonie. Vous êtes un vrai musicien, — musicien dans l'âme, beaucoup plus que la plupart de nos musiciens de métier<sup>1</sup>. J'avais une joyeuse surprise à me sentir d'accord avec vous sur la plupart de vos jugements. Ce que vous dites, notamment de Mozart, — et de la virilité, de l'antisentimentalité des maîtres musiciens allemands de l'époque « classique ». Et la finesse de vos définitions de l'adagio et de l'andante. Nulle part, je ne les ai vu si justement distinguer l'un de l'autre.

R. Rolland estime cependant que pour d'autres moments de l'évolution musicale que la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle allemand il y aurait certaines réserves à faire. Il joint à sa lettre quelques réflexions critiques. « Elles ne contredisent nullement vos jugements. Elles s'y ajoutent. Je les ai écrites, comme si je m'entretenais avec vous. »

Pour apprécier ces réflexions à leur juste prix, il faudrait avoir lu d'abord l'article de Spitteler intitulé (selon le *Journal* de Romain

---

<sup>1</sup> L'article était ainsi dédicacé : « A Romain Rolland musicien, Carl Spitteler musicien. » Dans un passage inédit de son *Journal*, l'écrivain français s'exprime avec la même admiration que dans sa lettre.

Rolland) *Allegro, Allegretto, Andante, Adagio, Presto*. Il a paru dans l'Almanach Rascher de 1911 et se trouve aujourd'hui, sous le titre *Allegro und Kompanie*, aux pages 205-219 du septième volume des Œuvres complètes du poète : *Aesthetische Schriften*<sup>1</sup>. Spitteler conteste que les notations *Allegro, Allegretto*, etc. soient d'abord des indications de « tempo ». R. Rolland lui répond par des indications précises sur l'interprétation des œuvres musicales au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles. Il termine ainsi : « En résumé, je crois qu'il faut chercher, pour chaque composition, la loi intime de son rythme, de son équilibre rythmique, — sa respiration propre. Chacun de ses mouvements; et chez chacun, ces mouvements s'organisent dans des rapports qui lui sont propres. — Ajoutez que lorsque le compositeur a une évolution longue et accidentée, comme Beethoven, sa rythmique évolue, d'un âge à l'autre (...). Si grand que soit l'artiste et si objective que semble son œuvre, un bon médecin en auscultant sa musique, peut y entendre les battements de son cœur. »

Reprenons le cours de la lettre. R. Rolland a lu la traduction de M<sup>me</sup> de R.

Comment vous dire ma déception ? J'ai peur de l'exprimer avec trop de vivacité. Le premier soir après avoir reçu votre envoi, j'ai lu la traduction française, seule. A mesure que j'avais, je me sentais pénétré d'un ennui qui m'aterrait. Je me disais (je vous écris tout franchement) : « Est-il possible ? C'est cela ? C'est cela que j'ai admiré ? Est-ce que je me serais trompé ? » Je me suis endormi tristement sur cette pensée. — Le lendemain, j'ai pris le texte original. Quel bonheur ! Non, je ne m'étais pas trompé ; je retrouvais tout ce que j'avais aimé, et je lui demandais pardon d'avoir pu douter de lui, un instant. — Alors, j'ai comparé enfin les textes ; et mes voisins ont dû pâtir de mon indignation : car je l'exprimais à haute voix...

En vérité, je suis gêné pour critiquer librement ce travail : car je ne voudrais pas faire tort à la traductrice. Mais je suis bien obligé de dire qu'elle vous en fait — innocemment — un très grand. Toute la fraîcheur, la vie, l'originalité de ce chant a disparu. Tout est systématiquement éteint, élimé, rogné, arrondi, banalisé. Je crois que vous ne tenez pas à l'exactitude et que vous désirez surtout d'une traduction française la beauté de forme, et le naturel du style. Je

<sup>1</sup> Ed. Artemis, Zurich 1947. Volume édité par Werner Stauffacher, l'auteur de *Carl Spittelers Lyrik*. Voir sa leçon inaugurale : *Carl Spitteler et le génie de la France* (Études de Lettres, 1953, No 3).

crois aussi que vous devez goûter particulièrement en français le style de nos grands classiques. Je l'admire, comme vous. Mais d'autant plus m'est insupportable le style néo-classique, fade, abstrait, pompeux et insipide des écrivains académiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle français. Ce raphaélisme pour Ecole des Beaux-Arts, ce Mendelssohnisme de Conservatoires, est mon ennemi. Je le retrouve ici. La peur du mot propre, du geste spontané, de l'élan intérieur. — En ce cas, l'œuvre meurt.

Voulez-vous me permettre une observation que j'ai faite, en vous lisant, cette fois, d'assez près ? Vos poèmes sont beaucoup moins difficiles à traduire en français que je ne pensais. Seulement, il ne faut pas avoir peur. Ce qui est difficile à rendre, c'est la saveur originale de la langue, des mots, tout neufs, qui n'ont jamais servi. Mais la construction de la phrase est (chose curieuse) toute proche de celle de la phrase française moderne ; il n'y a le plus souvent qu'à suivre l'ordre de la pensée. J'ajoute que votre humour délecterait une bonne partie du public français. On croit toujours que le Français ne peut goûter l'humour germanique, ni sentir le lyrisme étranger. C'est un jugement qui retarde de trente à quarante ans, pour le moins. L'esprit et la sensibilité de tous les peuples se modifient. Un Français d'aujourd'hui est plus près des images et des saillies d'un contemporain étranger que du néo-classicisme de ses pères. Il faut oser. Il faut oser traduire les grandes œuvres dans toute leur vérité. Qu'en peut-il résulter de pire ? Ou bien on les comprendra, ou bien on ne les comprendra pas. Mais si elles sont présentées sous un masque banal, elles seront indifférentes à tous. Et qu'y a-t-il de pire que l'indifférence et la banalité ? — Non. Mieux vaut alors n'être pas traduit.

Voulez-vous excuser cette longue lettre. J'y joins les notes précises, au cours de ma lecture. (...) pardon s'il en est, dans le nombre, d'un peu injustes ! Je lisais avec passion.

Veillez croire, cher ami, à mon affectueux dévouement. Il est toujours à votre service.

Romain Rolland

Ici, pour bien comprendre les notes de R. Rolland, il faudrait avoir sous les yeux les textes juxtaposés de Spitteler<sup>1</sup> et de son traducteur définitif, Charles Baudouin<sup>2</sup>. Sur cette base, la discussion opposant l'écrivain à M<sup>me</sup> de R. serait compréhensible et

<sup>1</sup> Début d'*Apoll der Entdecker* — 5<sup>e</sup> chant de la 3<sup>e</sup> partie.

<sup>2</sup> P. 238 du *Printemps Olympien*, Genève 1950.

instructive<sup>1</sup>. Mais ce serait sortir de notre propos. Je relèverai simplement quelques exclamations indignées de Romain Rolland: « Style de libretto d'opéra — toujours ce style filandreux — langage de manuel de bachot — une telle traduction est un éteignoir ! »

A cette longue missive, Spitteler répond immédiatement, le 5 janvier 1918 :

Cher ami,

Votre aimable lettre, si explicite et si bonne, m'a vivement touché.

Je vais vous avouer maintenant ce que je n'avais pas voulu vous dire pour ne pas vous prévenir : la traduction de Mme de R. m'a découragé moi aussi. Seulement, comme vous au premier moment, j'en ai cherché la faute dans mon texte à moi. Je me suis dit : Tiens, ton fameux Apollon, quand on lui ôte la cadence et la rime, n'est donc que cela ? terne et ennuyeux ? Et j'en ai conclu qu'il vaudra mieux ne pas le présenter au public français.

Votre lettre m'a consolé.

J'opine encore avec vous que mon style n'est pas éloigné du tout du style français. Au contraire. J'ai toujours prétendu qu'à un poète français il serait beaucoup plus facile qu'on ne le dirait de rendre mon *Printemps Olympien* en vers et en rime. Moi-même si je savais le français, je me ferais fort de le traduire en vers alexandrins. Plus que cela : il me tenterait de le faire<sup>2</sup>.

Je suis flatté de ce que vous me dites de mon article musical. Mais combien vous m'êtes supérieur en connaissance. Et combien votre horizon est plus grand, plus large. Ah, quel plaisir si je pouvais avoir la fortune d'être votre élève dans un cours sur l'histoire de la musique. L'histoire de la musique ! malheur ! quelle lacune ! quel gâchis ! Je la demande depuis longtemps à grands cris. C'est vous qui devriez l'écrire.

Merci de tout, mon cher ami, et gardez-moi, je vous prie, votre précieuse sympathie.

Carl Spitteler

<sup>1</sup> Et le lecteur pourrait choisir entre trois versions françaises différentes !

<sup>2</sup> Citons à ce propos un extrait de lettre de Spitteler à Charles Baudouin : « Je n'ai jamais été poète suisse, ni poète allemand, mais poète européen, international, et intemporel. Pur hasard (de naissance) que j'aie dû me servir de la langue allemande. » Voir l'Introduction à la traduction de *Prométhée et Epiméthée* de Charles Baudouin (Neuchâtel 1940), p. 13.

Trois mois plus tard, R. Rolland achève son essai sur *Empédocle d'Agrigente et l'âge de la haine*. Il le destine aux *Cahiers du Carmel* de Charles Baudouin, et le dédie

A l'évocatour magique d'*Olympischer Frühling*,  
à Carl Spitteler  
qui, par delà vingt siècles, renoua la tradition  
des poètes philosophes d'Ionie.

Cet essai prendra place dans les *Compagnons de route*.

Mais voici qui est plus important. Le 31 janvier 1918, R. Rolland notait dans son *Journal* : « Jonas Fränkel, prof. à l'Université de Berne, me prie d'appuyer la note qu'il adresse à la Commission du prix Nobel à Stockholm, pour poser la candidature de Spitteler. Naturellement, je lui promets de le faire, avec le plus grand plaisir. »

Le 23 février <sup>1</sup>, l'écrivain français écrit à Verner von Heidenstam, secrétaire de la fondation Nobel, la lettre publiée aux pages 1415 et 1416 du *Journal des années de guerre*. Nous n'en rappellerons ici que la dernière phrase : « J'espère que vous voudrez bien me pardonner cette lettre, qu'on ne me demandait pas ; mais quand une œuvre m'a apporté autant de force et de joie que celle de Spitteler, je cherche à m'acquitter de tout ce que je lui dois, en tâchant de la faire aimer par d'autres. »

Le 18 mars 1918, Verner von Heidenstam répond qu'il est entièrement de l'avis de R. Rolland en ce qui concerne Spitteler. Il l'a d'ailleurs présenté l'année précédente comme son propre candidat. La lettre reçue intéressera certainement ses collègues, « d'autant plus que je sais que plusieurs lui [à Spitteler] portent une grande estime ».

Le 7 juin 1918, R. Rolland communique à Jonas Fränkel le contenu de sa lettre à Stockholm ; le même jour, il écrit à Sofia Guerrieri-Gonzaga <sup>2</sup> : « J'ai fait récemment un petit voyage à Lucerne. J'y ai revu le vieux Spitteler, qui, lui, assiste paisiblement au spectacle [de la tragédie européenne], de la belle loggia de sa maison, au-dessus d'un jardin à l'italienne, qui descend jusqu'au lac, en face de Tribschen. Son rôle est bien facile. Il aurait pu être très beau. Mais on n'a pas entendu de lui les hautes paroles que pourrait dire le plus grand poète de l'Europe — qui était un Suisse. »

En attendant que le nom de Spitteler s'impose aux jurés suédois, R. Rolland envoie au poète son *Empédocle*, en même temps que des remarques inspirées par les études d'Auguste Forel sur les fourmis.

<sup>1</sup> Selon le *Journal* ; le 13, selon une copie adressée à Jonas Fränkel.

<sup>2</sup> *Chère Sofia*, tome II, p. 271.

L'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* croit pouvoir déduire des observations du savant vaudois « que l'instinct de la guerre n'est pas aussi profondément enraciné, aussi primitif qu'on le dit, puisqu'il peut être combattu, modifié, réfréné, chez des espèces de fourmis cependant guerrières »<sup>1</sup>.

Spitteler remercie le 18 juillet 1918 : « Quel personnage intéressant, et surtout quelle âme grande que (*sic*) vous me révélez en Empédocle dans votre bel opuscule qui de temps en temps s'élève lui-même jusqu'au style poétique. Quant aux fourmis, cela prête à réfléchir. Seulement votre analogie m'a médiocrement convaincu. »

Rien à signaler en 1919. Le 2 novembre 1920, Romain Rolland s'arrête à Lucerne, sur le chemin de Lugano à Paris. Sa sœur l'accompagne. Elle souhaite depuis longtemps être présentée au poète. Une « amicale visite » le gênerait-il ? Spitteler répond le lendemain qu'il est « charmé de la perspective de faire la connaissance de M<sup>lle</sup> Rolland et heureux de revoir son ami ».

Le 13 novembre, de Paris, Romain Rolland télégraphie à Lucerne au lauréat du prix Nobel 1920 : « profondément heureux du juste hommage rendu au plus grand poète de notre temps vous envoyons nos affectueux compliments. »

Je n'ai point connaissance de la lettre de remerciements de Carl Spitteler. Romain Rolland en parle cinq ans plus tard à Jonas Fränkel : « Spitteler m'avait, après le prix, envoyé une lettre de noble gratitude, qui m'est un témoignage émouvant ».

Mais voici la réponse de R. Rolland, datée du 2 décembre 1920 :

Cher ami,

Laissez-moi me défendre d'abord contre vos remerciements. Vous m'attribuez à Stockholm une influence que je n'ai certainement pas. Ce sont vos Olympiens et votre Prométhée qui, seuls, ont vaincu pour vous. Et vous avez là-bas de chauds admirateurs ; notamment Verner von Heidenstam, qui doit être très écouté<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'article *En lisant Auguste Forel*, daté du 1<sup>er</sup> juin 1918, paraît au mois d'août dans la *Revue mensuelle* de Genève. Sa publication semble donc légèrement postérieure à la lettre de Spitteler qui parle des fourmis. Voir *L'Esprit libre*, pp. 318-327.

<sup>2</sup> Le 28 septembre 1924, il écrira à Sofia Guerrieri-Gonzaga : « J'ai pu agir pour d'autres candidats au prix de littérature ; et j'ai réussi à faire décerner celui-ci à Carl Spitteler. » Et à Paul Seippel, le 30 juillet 1925 : « J'ai eu en effet le bonheur de pouvoir contribuer activement au succès de Spitteler, à Stockholm ; et Spitteler, qui l'a su par ses amis suédois, m'en a remercié en quelques lignes émues, avec cette noblesse aristocratique qui lui était naturelle. »

On est assez long à faire parvenir le prix Nobel. Pour moi, voici comment cela s'est passé. Je n'ai su la nouvelle que par les journaux. Environ un mois après, l'ambassadeur de Suède est venu me remettre la lettre officielle de l'Académie. Quant à la somme, elle n'a été versée que six mois après, le 1<sup>er</sup> juin suivant. (Mais il se peut que ç'ait été alors un régime de guerre, et qu'à présent on procède avec plus de rapidité. On vous remettra aussi une grande médaille d'or et un diplôme peinturluré.

Naturellement, je n'avais pas plus d'expérience que vous de ce qu'il fallait faire. Je me suis borné à remercier l'Académie Nobel en « quelques lignes bien senties », comme vous dites ; et je les ai adressées au secrétaire de l'Académie.

Régulièrement, on devrait être conviés à Stockholm, l'été suivant, pour la remise solennelle des prix ; et, à cette occasion, on attend de l'écrivain couronné une lecture, ou un discours. Mais depuis des années, ces cérémonies ont été interrompues ; et, quand elles avaient lieu, l'écrivain attendu venait bien rarement. — Je n'ai pas fait le voyage. Mais si vous le faites, — qui sait ? je vous tiendrai peut-être compagnie...

— Je vais vous attrister, dans la fin de ma lettre. Notre pauvre petite amie, Helena van Brugh, est assez malade. Je l'ai appris indirectement, car elle-même ne peut écrire ; et il est difficile d'avoir des nouvelles. Quand j'en recevrai, je vous en ferai part. Je crois que la courageuse Helena s'est trop fatiguée, depuis son retour à New York, dans cette vie de travail fiévreux sans répit. Cela me fait beaucoup de peine. Mais j'espère que sa jeunesse et l'énergie de sa nature sauront promptement la rétablir.

Pendant quelques mois, les relations épistolaires sont de nouveau interrompues, mais le 6 avril 1921 Spitteler écrit de Locarno :

Cher ami,

Mes deux filles, d'assidues lectrices de toutes vos œuvres, qui se font mutuellement cadeau de vos volumes, me disent « Papa, quoique tu ne lises jamais rien, voici pourtant quelque chose qui te fera plaisir. » Ce disant, elles me tendent votre Händel, vos Musiciens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui (etcétera).

Eh bien, oui, en effet, je lis et je lirai chaque ligne que vous aurez écrite sur la musique. Car c'est toujours aussi instructif qu'édifiant. J'admire vos rares qualités de critique : l'érudition, la véracité, la justesse et la circonspection du jugement, qui se garde de s'emballer

et dont l'enthousiasme ne dégénère jamais en engouement. De deux ennemis vous savez apprécier les qualités de l'un et de l'autre. Là même où vous n'arrivez pas à me convaincre et me faire changer d'opinion, ce que du reste vous ne prétendez point, vous réussissez à la modérer, en me forçant de réfléchir.

Si je comprends bien, vous avez une certaine prédilection pour les personnalités de grande envergure, pour les caractères d'une volonté tenace.

Certes, je suis loin de vous reprocher cette prédilection, d'autant plus qu'au dire de vos amis j'ai de bonnes raisons pour m'en féliciter.

Tout à vous

Carl Spitteler

Réponse de Romain Rolland, le 18 avril 1921 :

J'aime à vous savoir au bord de ce beau lac, qui m'est un vieil ami. Je n'ai fait que passer à Locarno, mais, deux années de suite, je suis venu, pour plusieurs mois, à Baveno, et j'y ai terminé *Jean-Christophe*.

Vous appréciez avec trop de bienveillance mes petits livres sur la musique. J'aurais pu faire mieux, si je m'y étais consacré davantage. Mais l'égoïsme d'autres tâches, d'autres œuvres plus personnelles, qui m'obsédaient, ne me l'a pas permis. — Il est certain que la musique manque de grands historiens. Les matériaux sont réunis : mais les hommes font défaut.

Ce n'est pas seulement là qu'ils font défaut. Il n'y en a jamais beaucoup. Aujourd'hui, c'est dans la science que se concentre le plus de génie. Je suis frappé de la puissance d'esprit qui s'affirme, en ce moment, dans tous les ordres de sciences, et qui les renouvelle. De tous les côtés jaillissent de lumineuses intuitions, des hypothèses fécondes ; un vigoureux effort de synthèse succède à un siècle de lentes et patientes analyses. En dépit du chaos politique et social, j'ai l'impression très nette que nous sommes à la veille d'un grand âge classique de la pensée. Peut-être les sciences y prendront-elles le rôle prépondérant, qui était attribué aux lettres, dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle, et aux arts plastiques, dans l'Italie de la Renaissance. Je n'en serai pas jaloux. Tout ce qui est beau et bon, est nôtre.

A cette lettre, R. Rolland joint sa *Vie de Beethoven*, d'une édition devenue rare, illustrée de quelques paysages et portraits.

La correspondance s'arrête ici. Carl Spitteler meurt le 29 décembre 1924.

Le 31 décembre, Romain Rolland écrit à sa veuve :

Chère Madame,

J'apprends seulement aujourd'hui la désolante nouvelle. Nous en sommes consternés, ma sœur et moi. Vous savez quelle admiration, quelle pieuse affection j'avais pour Carl Spitteler. Je regardais comme un des bonheurs de ma vie d'avoir pu connaître ce grand homme — le plus grand poète épique de l'Europe moderne — et mon regret a été de n'avoir pu le voir plus souvent, m'entretenir avec lui, goûter sa sage et affectueuse ironie, lui témoigner ma filiale dévotion. Combien me restent précieux les souvenirs de nos trop rares rencontres !

Nous adressons, chère Madame, à vous et à Mesdemoiselles Spitteler, l'expression de notre profonde sympathie, et nous vous prions de croire que peu de personnes sentent aussi douloureusement que nous le deuil qui vous désole.

Votre respectueusement dévoué

Romain Rolland

Le 13 janvier, il écrit à Charles Baudouin :

La mort de notre grand Spitteler m'a été, comme à vous, un cruel adieu de cette meurtrière année. Nous étions les seuls Français à le connaître et à savoir son juste rang : — parmi les grandes planètes. Si l'on peignait encore des Parnasse, je sais bien où je le mettrais : entre Arioste et Homère.

(...) Je n'ai pas lu le nouveau Prométhée<sup>1</sup>. Depuis qu'il me soupçonnait (bien à tort) de connivences bolchevistes, le bon Spitteler avait laissé beaucoup s'espacer nos relations ; et je ne savais plus rien de lui, directement, depuis deux ans.

Dans ses lettres de 1925 à Jonas Fränkel, Romain Rolland affirme sa conviction « que la profonde et tragique pensée de *Prometheus* et de *Olympischer Frühling* aurait des échos retentissants dans [l']élite de l'Inde. Car (sans que peut-être Spitteler l'ait su) elle est apparentée aux chants monumentaux de son passé »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Prometheus der Dulder*, paru à la veille de la mort de l'écrivain. Charles Baudouin le traduira, comme il a traduit *Prométhée et Epiméthée* et le *Printemps Olympien*.

<sup>2</sup> Lettre du 8 février 1925.

Le 6 mars, il se dit « plongé dans la méditation de ce Livre Saint [*Prometheus der Dulder*] ; et je communie avec l'altière pensée ». Le 16 mars, au terme de sa lecture, il écrit :

J'ai été bouleversé d'émotion et transporté d'admiration par *Der Sieger*. Il n'y a rien de plus haut et de plus tragique dans l'art de tous les temps. Pour d'autres épisodes, — surtout pour Pandora, — mon cœur reste fidèle au premier Prometheus — (c'est par ce divin épisode qu'il a été pris d'abord, amoureuxment, quand je lus pour la première fois Prometheus und Epimetheus. C'est pour lui que mon cœur s'est donné d'abord au souverain génie de votre Spitteler.

Mais quelles puissances nouvelles — moins juvéniles, moins séduisantes, — plus chargées d'expérience, plus maîtresses de la vie (et de la mort), plus reines — dans l'ultime Prometheus !

Vous êtes heureux d'avoir été dans la confiance journalière de cet immortel. Je vous envie. Je l'aimais bien plus qu'il ne l'a jamais su, — et qu'il ne s'en fût soucié.

Et R. Rolland envoie, pour l'*In Memoriam* que prépare Jonas Fränkel, sa contribution sous le titre provisoire de *Notre Homère*. « Je me suis limité à ces pauvres impressions. Je souhaite seulement qu'on y sente mon pieux amour. »<sup>1</sup> Il regrette de n'avoir pas le temps de consacrer au défunt « un de ces petits livres de l'espèce de ses *Vie des Hommes illustres* »<sup>2</sup>. Le ton de certains articles nécrologiques consacrés à Spitteler par des Suisses le consterne et l'indigne. Il y voit un des nombreux signes de la réaction générale en Europe « contre toutes les grandeurs spirituelles de l'âge précédent »<sup>3</sup>. Lui-même, loin de limiter sa collaboration à l'*In Memoriam*<sup>4</sup>, envoie en France, aux Indes<sup>5</sup> le manuscrit de l'article plus étendu destiné à honorer *post mortem* le 80<sup>e</sup> anniversaire du poète.

Le 27 mars, il écrit à Rabindranath Tagore :

Je considère ce poète suisse-allemand comme le plus grand poète épique de l'Europe depuis Goethe et Milton (...). J'ai prié qu'on vous envoyât aussi, à Santiniketan, les principaux volumes de Spitteler, — surtout les trois grandes Epopées. (...) j'espère qu'il se trouvera dans votre entourage de bons traducteurs pour vous les

<sup>1</sup> Lettre du 24 mars.

<sup>2</sup> Lettre du 25 mars.

<sup>3</sup> Lettre du 26 mars.

<sup>4</sup> Diedrich, Jena 1925.

<sup>5</sup> A Kalidas Nag.

lire (ou pour vous les résumer) (...). Je vous mets en garde contre les appréciations des Universitaires et gens de lettres allemands. J'ai constaté le petit nombre de ceux qui comprennent vraiment la grandeur exceptionnelle de Spitteler : tout en lui s'écarte des canons officiels de la littérature, dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Il est (...) un géant solitaire, au milieu de l'art européen (...). Il était un sage, allègre et vaillant (...). De tout ce que l'Europe a produit depuis plusieurs siècles, rien autant que ces poèmes ne me paraît plus apparenté aux épopées mythiques et religieuses de l'Inde. Et comme les penseurs de l'Inde, il a le génie naturel de « visualiser » la pensée : chez lui, l'abstraction même est plastique <sup>1</sup>.

Le 28 avril, R. Rolland écrit à Jonas Fränkel : « Dieu ! comme Beethoven eût aimé Prométhée ! Il eût écrit pour lui une autre musique que celle que lui inspira le Ballet de même nom ! »

En mai, il exprime le souhait qu'on réunisse en volume, comme on l'a fait pour Liszt et Wagner, la correspondance de Widmann et de Spitteler, que Fränkel lui a fait connaître. « Ces grandes amitiés sont une lumière de l'histoire. » Le 27, Rolland dit encore :

Il en coûte d'être un génie ! En tout pays, on le lui fait payer. — Il ne fait pas bon être né grand poète en Suisse ! Ils n'ont été que deux, à mon sens, qui aient, comme leurs Alpes, touché du front le ciel et fendu les nues. Le premier, Jean-Jacques, ils l'auraient bien brûlé, à Genève, s'ils avaient pu ! (Maintenant, ils lui ont élevé des statues et des Instituts...) Le second, Spitteler — ils font ce qu'ils peuvent...

L'amusant (car il faut, comme Spitteler, savoir sourire), c'est ce trait que j'ai souvent remarqué en Suisse (...) — la peur du ridicule. Un Suisse a toujours peur que l'étranger ne se moque de lui, s'il aime ou s'il admire : il se défend de l'enthousiasme, même quand il le ressent... Surtout qu'on ne le prenne pas pour un gobeur !... Il est terrorisé par l'idée de l'ironie. Alors, il se guinde lui-même à l'ironie et au dénigrement <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Rabindranath Tagore et Romain Rolland*, Albin Michel 1961, 12<sup>e</sup> Cahier R. R., p. 61. Voir aussi, p. 175, l'allusion à Spitteler, dans la préface pour le roman de Tagore, *A quatre voix*, traduit par Madeleine Rolland.

<sup>2</sup> Le 21 juillet 1925, Romain Rolland s'exprimera de façon analogue dans une lettre à Paul Seippel : l'attitude de nombre de revues sérieuses de Suisse allemande après la mort de Spitteler, « le ton de chicane dont ils usent à l'égard du plus grand de leurs compatriotes est scandaleux ». On dirait que ces pauvres gens ont peur d'admirer. Ils s'en défendent comme d'un ridicule. « Et le ridicule est de ne pas oser admirer, — de ne pas oser se tromper au besoin, — de ne pas oser être naïf ! »

Ce que Romain Rolland reproche aux critiques suisses, c'est de méconnaître le caractère héroïque et tragique du sentiment chez Spitteler. On se plaint de son « Mangel an Liebe und Gefühl » !

Ils ne voient pas les rafales de passion, et les blessures saignantes du Prométhée I et II, « Dulder » très peu, « Dulder » qui mord son frein, — et la révolte titanique, hautaine, comprimée, durant tout l'Olympischer Frühling, de l'Ame contre l'Ananké...

Non vi si pensa  
Quanto sangue costa...

comme disait Michel-Ange.

On lui reproche aussi son pessimisme. Or, « pour un vrai artiste, une vraie œuvre d'art n'est ni pessimiste, ni optimiste : elle est belle ; et *si elle est belle, elle ne peut être pessimiste*. Car la beauté est la joie souveraine, et la plus exaltante. Je vois bien qu'aucun des critiques suisses n'a goûté cette joie. »

Le 15 mai 1925, la revue *Europe* a publié les *Souvenirs et entretiens de Carl Spitteler* de Romain Rolland<sup>1</sup>. Le paragraphe destiné aux Suisses a été supprimé dans cette édition. Le voici, transcrit d'un brouillon de la main de l'auteur :

« Mais vous, Suisses, reconnaissez-le même si vous le méconnaissiez : il est tout vôtre. Il est le plus grand des vôtres. Jamais votre pays — la terre antique de l'individualisme sacré — n'a produit un tel héros de l'art et de la pensée. Il est votre Beethoven. Permettez à un étranger (votre hôte depuis si longtemps que s'il est encore un étranger pour vous, vous ne l'êtes plus pour lui) — de célébrer en celui qui vient de mourir le plus haut poète allemand depuis Goethe, le seul maître de l'épopée depuis trois siècles que s'éteignit l'Homère anglais, Milton. Mais plus seul que l'un et que l'autre, au milieu de l'art de son temps. » (Suit la comparaison avec un sommet isolé des Alpes.)

Le 31 août, R. Rolland peut annoncer à J. Fränkel que son article a paru dans les deux revues de Tagore, à Calcutta : l'intérêt des étudiants indiens semble avoir été éveillé.

En septembre, il a pris connaissance, grâce à Fränkel, des compositions musicales de Spitteler. Voici son avis : « ce sont, pour la plupart, d'excellents « Lieder im Volkston », comme on en écrivait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et plusieurs pourraient être égalés aux

<sup>1</sup> On trouve ce texte, nous l'avons dit, dans *Compagnons de route*, pp. 179-198.

meilleurs des maîtres du genre, — notamment du charmant Jos. Abr. Schintz, ou de ses contemporains, les amis et « illustreurs » musicaux de Goethe : Reichardt et Zelter. »<sup>1</sup> Mais R. Rolland ne comprend pas que le poète ait mis en musique des poésies étrangères, et non les siennes. Pourquoi cette prédilection pour Heinrich Leuthold ?

Dernière découverte : Romain Rolland parcourt les articles des *Lachende Wahrheiten*. Il écrit, en décembre 1925, à J. Fränkel :

On y voit toujours Spitteler vivant. C'est le contraire de la critique « objective » (...). Il est constamment primesautier, injuste, excessif, paradoxal, — rieur et passionné — lui-même tout entier. Il est bien peu de ses jugements sur lesquels je sois d'accord avec lui. Mais il en est bien peu où l'on n'ait à apprendre à douter de soi — à remettre en question ses opinions les mieux assurées. On est constamment irrité et charmé. On voudrait discuter. Et puis, on est parfaitement sûr que cela ne servirait à rien. Le « rieur » passionné, qui vous épie d'un œil malicieux, est ravi de vous scandaliser ; et il ne changera jamais d'opinion par ce qu'on pourra lui dire, mais parce qu'il lui plaît.

Oh ! sûrement, il y aurait du danger à prendre au pied de la lettre tel de ces jugements catégoriques, — ainsi, sur la musique, — ils sont très contestables. Mais ils sont toujours savoureux, — pleins de suc. C'est Spitteler qu'on y voit : il s'y dépeint tout entier, — son tempérament, sa sensibilité. Ce sont des portraits parlants.

Le 31 décembre 1925, R. Rolland remercie J. Fränkel de lui avoir envoyé son livre sur Widmann, que l'écrivain français a eu un plaisir extrême à lire. « Quelle belle et sympathique nature ! Je le vénérerais déjà pour son humilité d'amour (on peut employer ce mot), à l'égard de Spitteler. Sa compassion pour les animaux, — cette pitié fraternelle et blessée<sup>2</sup> — m'a profondément touché. »

Nous voici donc revenus à notre point de départ : à ce Widmann présenté en 1907 à « Fräulein Elsa » comme le premier auteur contemporain de Suisse allemande ! Un an plus tard, Jonas Fränkel ramènera R. Rolland à Gottfried Keller, en lui envoyant le premier des ouvrages de celui-ci dont il assume l'édition. Rolland lui répond : « Je me suis toujours senti proche (malgré toutes les divergences de pensées) de ce mâle poète, si sain, si franc, — et de sa virile tendresse. Merci de m'avoir compris parmi ceux qui lui restent fidèles ! »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Lettre du 15 septembre 1925.

<sup>2</sup> Voir *Buddha, Die Maikäferkomödie, Der Heilige und die Tiere*.

<sup>3</sup> Lettre du 26 décembre 1926.

Quatre ans ont passé. En juin 1930, Romain Rolland reçoit à Villeneuve Rabindranath Tagore. « Avec aucun autre artiste vivant il n'a d'affinités. Quand j'ai publié un article sur Spitteler, il s'y est vivement intéressé ; je lui ai fait envoyer l'édition allemande de l'*Olympischer Frühling*. Il l'a feuilletée, avec désir, avec tristesse. L'allemand lui est une muraille encore plus épaisse que le français. — J'essaie maintenant de le mettre en relations avec Costis Palamas, qui devrait lui être fraternel (...). »<sup>1</sup>

Ne laissons pas le chapitre « Romain Rolland et Carl Spitteler » s'achever sur cette note mélancolique. Rappelons plutôt, pour finir, une dernière citation d'une lettre de Romain Rolland à Jonas Fränkel<sup>2</sup> :

« Que j'aie pu apporter au plus grand des poètes de notre temps une aide fraternelle<sup>3</sup> et, peut-être, lui causer une petite joie dans ses dernières années, — c'est pour moi un bonheur silencieux, mais profond, la justification, sinon de ma vie, au moins de mon succès. Celui-ci n'aura donc pas été inutile ! »

Genève, septembre 1966.

Alfred BERCHTOLD.

Il me reste à remercier M<sup>me</sup> Romain Rolland, la Fondation Romain Rolland et le conseiller fédéral H. P. Tschudi d'avoir autorisé la publication de la correspondance échangée entre Romain Rolland et Carl Spitteler. Cette correspondance (lettres originales de R. Rolland et copies des lettres de C. Spitteler) fait partie du fonds Spitteler en possession de la Confédération suisse. Je remercie également de leur libéralité les détenteurs d'autres lettres citées ici, notamment M<sup>mes</sup> Charles Baudouin et Jonas Fränkel, et M. Claude Seippel. Ils ont prêté généreusement ces documents au Comité genevois du Centenaire Romain Rolland. Grâce à l'obligeance de M. Max Burckhardt, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Bâle, j'ai pu prendre connaissance de passages inédits du *Journal* de Romain Rolland concernant Carl Spitteler. Enfin, je remercie tout particulièrement le professeur Sven Stelling-Michaud d'avoir facilité considérablement mon travail en réunissant la plupart des collections de textes inédits dans lesquels, grâce à lui, je n'ai plus eu qu'à puiser.

<sup>1</sup> *Inde, Journal 1915-1943*, Albin Michel 1960, pp. 277-278.

<sup>2</sup> Lettre du 31 janvier 1926. R. Rolland remercie le professeur de Berne de l'article qu'il lui a consacré dans le *Bund*.

<sup>3</sup> Allusion au prix Nobel.